Document generated on 05/20/2025 10:39 p.m.

Anthropologie et Sociétés

Denis BLONDIN : Les deux espèces humaines. Autopsie du racisme ordinaire, Montréal, La Pleine Lune, coll. La parole et le geste, 1994, 298 p., schémas, bibliogr., ann.

Nadia Khouri

Volume 19, Number 3, 1995

Pouvoirs de l'ethnicité

URI: https://id.erudit.org/iderudit/015382ar
DOI: https://doi.org/10.7202/015382ar

See table of contents

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Khouri, N. (1995). Review of [Denis BLONDIN : Les deux espèces humaines. Autopsie du racisme ordinaire, Montréal, La Pleine Lune, coll. La parole et le geste, 1994, 298 p., schémas, bibliogr., ann.] *Anthropologie et Sociétés*, *19*(3), 236–237. https://doi.org/10.7202/015382ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Denis BLONDIN : *Les deux espèces humaines. Autopsie du racisme ordinaire*, Montréal, La Pleine Lune, coll. La parole et le geste, 1994, 298 p., schémas, bibliogr., ann.

Le racisme ordinaire, on le sait, est une redoutable machine, non seulement parce qu'il intervient directement dans les rapports sociaux les plus courants et les plus apparemment « innocents », mais surtout parce qu'il structure insidieusement les systèmes de pensée mêmes qui se sont donné pour tâche de le combattre. Depuis une vingtaine d'années, les ouvrages qui analysent les rouages du mécanisme de récupération de l'antiracisme par le racisme se sont multipliés. Citons les analyses classiques de Colette Guillaumin dans *L'idéologie raciste, La force du préjugé* de Pierre-André Taguieff à qui on doit d'avoir attiré l'attention sur les rapports de mimétisme qu'entretient l'antiracisme avec son contraire, *L'espace du racisme* de Michel Wieviorka qui cerne le processus moderne de mentalisation ou, si l'on préfère, de *culturalisation* du racisme, et enfin *Race, Nation, Classe* d'Étienne Balibar et Immanuel Wallerstein qui identifient le racisme non plus strictement à un vocabulaire qu'il suffirait d'éliminer pour bannir le mal, ou à des articulations entre le niveau spontanément identifiable du racisme biologique et celui, moins évident, du racisme culturaliste, mais à un *mode de pensée* et de représentation dont la perpétuation assure une sorte d'éternel retour et la continuité des racismes de tous bords, biologie et culture confondues.

Dans *Les deux espèces humaines*, Denis Blondin se situe dans cette tradition mais il veut aller plus loin. Son but est d'opérer une « vivisection » du racisme ordinaire et d'en faire l'autopsie afin que soit exposée à l'œil nu l'*inavouable logique souterraine* de la pensée occidentale qui, sous couvert d'euphémismes, reproduit en le renouvelant le mode de pensée racialisant et l'inégalité des groupes humains chez ceux-là mêmes qui se sont donné pour mandat de combattre le racisme. Ici l'anthropologue met à profit un relativisme culturel radical pour *traquer* les mécanismes inconscients du paradigme « racialiste » dans les ouvrages mêmes qui se réclament d'une perspective antiraciste. Traquer quoi au juste ? Les *lapsus* qui trahissent le va de soi du mode racialisant par le truchement de hiérarchies sociales sans que le mot « race » ne soit jamais prononcé, les manipulations langagières qui servent à fabriquer une réalité issue de nos désirs inavoués de nous situer avantageusement dans ces hiérarchies, le maniement normatif de cette réalité qui sert à remplacer l'analyse des rapports sociaux par une simple comparaison évaluative entre *Nous* et les *Autres*, entre le présent « moderne » ou « évolué » et le passé balbutiant et primitif. La structure cognitive qui résulte de ces opérations inconscientes masque des rapports de domination, nous dit Blondin. Nous nous sommes fabriqué une évolution continue et accélérée du cerveau pour nous rassurer que nous sommes devenus supérieurement intelligents. Nous avons pour cela élaboré tout un discours sur le « chaînon manquant » et n'avons pas hésité à transformer une guenon, Lucy, en un ancêtre mythique humanisé, ou moins bestial, de notre continuité ascendante, à en faire une *célébrité fossile*, voire une vedette internationale. Le livre de Blondin est donc une réévaluation radicale de la notion même d'« humanité » telle qu'elle a été conçue et transmise par l'Occident. Il montre par exemple que certaines apories fondamentales de l'anthropologie, telle cette fameuse « unité de l'espèce » qui traduit un désir unificateur pour tous les hommes, ne parviennent cependant pas à s'affranchir d'une perception ethnocentrique hiérarchisée entre dominants et dominés. Les anthropologues réaffirment inlassablement l'« unité de l'espèce » et pourtant leur discours s'organise autour d'oppositions, de contraires et de comparaisons normatives entre un groupe d'humains et un autre. L'ethnocentrisme n'intervient pas directement dans le discours mais dans le *lapsus* des principes explicatifs choisis pour rendre compte de ces oppositions. Ainsi l'*Histoire* c'est Nous, la *Géographie* c'est les Autres. Et l'*Histoire* « avance pour faire reculer les frontières de la *Géographie* » (p. 173). On aboutit inconsciemment à *deux espèces* ou deux classes de la société humaine

qui forment des images en tout point opposées et hiérarchisées l'une par rapport à l'autre, et s'exprimant par une infinité de couples sémantiques : « blanc/coloré, évolution/adaptation, [...] développement/sous-développement, progrès/stagnation, techniques/arts, science/magie, rationnel/irrationnel » (p. 113). L'effet de contraste entre les deux sortes d'humains, soutient Blondin, est maximisé par la présentation des rapports socio-économiques inégaux mais positifs entretenus entre l'espèce dominante et l'autre à travers le rôle que jouaient naguère les missions et que jouent aujourd'hui l'aide et la coopération internationales.

L'ouvrage de Denis Blondin se veut avant tout démystificateur des évidences du discours occidental sur l'Autre. La stratégie méthodologique adoptée est celle de l'inversion systématique des *a priori*, laquelle oblige à un regard critique sur ses propres présupposés. À cet égard ce livre est utile en ceci qu'il insiste sur la nécessité d'objectivation des certitudes d'un certain savoir. L'analyse est toutefois sous-tendue par une position morale, certes généreuse, mais candide. Les positions morales ont sans doute un mérite en elles-mêmes, mais elles invitent à simplifier à la fois les problèmes et leurs solutions possibles. En opposant le bien au mal, ou dans le cas présent une improbable attitude correcte à ce que Blondin qualifie de racialisme, on aboutit à inclure dans cette catégorie tout et son contraire. Cette condamnation englobante ne risque-t-elle pas de conduire à la passivité et à une certaine conscience malheureuse ? Que doit faire dans ces conditions l'anthropologie appliquée ?

Nadia Khouri

Denise HELLY : *L'immigration pour quoi faire* ?, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1992, 229 p., bibliogr.

Le Québec échappe difficilement à la question nationale : depuis plus de 200 ans les Québécois reprennent en effet sans cesse la même interrogation au sujet de l'identité de la nation québécoise, reformulant chaque fois celle-ci dans un nouveau langage. L'historiographie québécoise classique (de F.X. Garneau à L. Groulx) a restitué *ad nauseam* la thèse dominante des élites d'hier qui auraient été tournées vers une idéologie de la survivance et animées par la croyance (il s'agit bien d'une croyance) en l'homogénéité biologique, sociale et culturelle de la « race » canadienne-française. Les nouvelles générations d'historiens tendent aussi à opposer de plus en plus dans leurs écrits le discours nationaliste des élites et le point de vue du « peuple » quant à sa propre identité : les gens originaires se seraient considérés comme des Nord-Américains (ce que traduit entre autres leur passage massif dans les États industriels de Nouvelle-Angleterre après 1850), leur agriculture et leur vie à la campagne auraient été plus progressistes que routinières comme on s'est plu à le dire, et leurs traits typiques (surfécondité et revanche des berceaux, solidarité familiale comme pivot de la vie sociale, religiosité envahissante) auraient eu peu à voir avec leur vocation collective en tant que peuple catholique et français, en Amérique du Nord. La vulgate historiographique qui nous a imposé une certaine vision de la société québécoise d'hier se lézarde et de nouvelles lectures sont aujourd'hui de plus en plus couramment proposées.

C'est précisément du discours des élites d'aujourd'hui dont nous parle le livre de Denise Helly : non pas des élites religieuses (qui ont à peu près complètement disparu de la scène) ni non plus des élites artistiques (de plus en plus actives, elles), mais plutôt des élites politiques et des intellectuels, des leaders d'opinion, des chercheurs universitaires, des journalistes et surtout des hauts fonctionnaires, des députés et des ministres. Quarante et une personnes ont fait part à l'auteure de leurs représentations au sujet de l'immigration et, par-delà la question même de l'immigration en terre québécoise, elles ont été amenées à dire ce qu'elles pensaient